

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **86 (1998)**

Heft 1417

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAROLES D'HOMMES

LA GUERRE DES SEXES N'AURA PAS LIEU

Années 70: les «études femmes» amorcent une timide percée dans le champ académique.

Années 80: les femmes, c'est trop «restrictif», on passe aux «études genre»: on s'intéresse moins aux femmes elles-mêmes qu'à ce qui caractérise les rapports entre femmes et hommes.

Années 90: voilà que débarquent en Suisse les «études hommes». Celles-ci sont centrées sur la masculinité, alors que les études femmes, tributaires du militantisme féministe, se préoccupaient principalement d'oppression.

Autant dire que nous sommes loin d'en avoir fini avec la différence sexuelle.

Le champ des rapports entre femmes et hommes est l'un des plus difficiles à traiter, entre autres parce que c'est aussi un des plus amusants. Depuis la nuit des temps, les hommes ont écrit sur les femmes, beaucoup de méchantes choses parce qu'ils en avaient peur, parfois des gentillesse parce qu'ils aimaient les femmes, le plus souvent des inepties parce que rien ne les qualifiait pour écrire sur cette «tache aveugle», sinon le dogme de la ratio masculine. A lire aujourd'hui cette abondante littérature qui a traversé tant de siècles sans temps morts, on est d'abord frappé par la passion mise à exalter la femme ou, à l'inverse, à décrier un groupe hétéroclite de déraisonnables, de dévoreuses ou de démoniaques. Rhétorique subliminale, envolées lyriques pleines de grâce ou de fiel, force est de constater que la passion du sexe (du sien ou de l'autre) a donné à la plume masculine quelques-uns des morceaux les plus drôles de la littérature, fût-elle médicale, juridique, religieuse, philosophique, pédagogique, anthropologique ou psychologique, le tout souvent dans une joyeuse confusion, puisque le continent noir ne s'approche pas à l'aide d'une seule boussole.

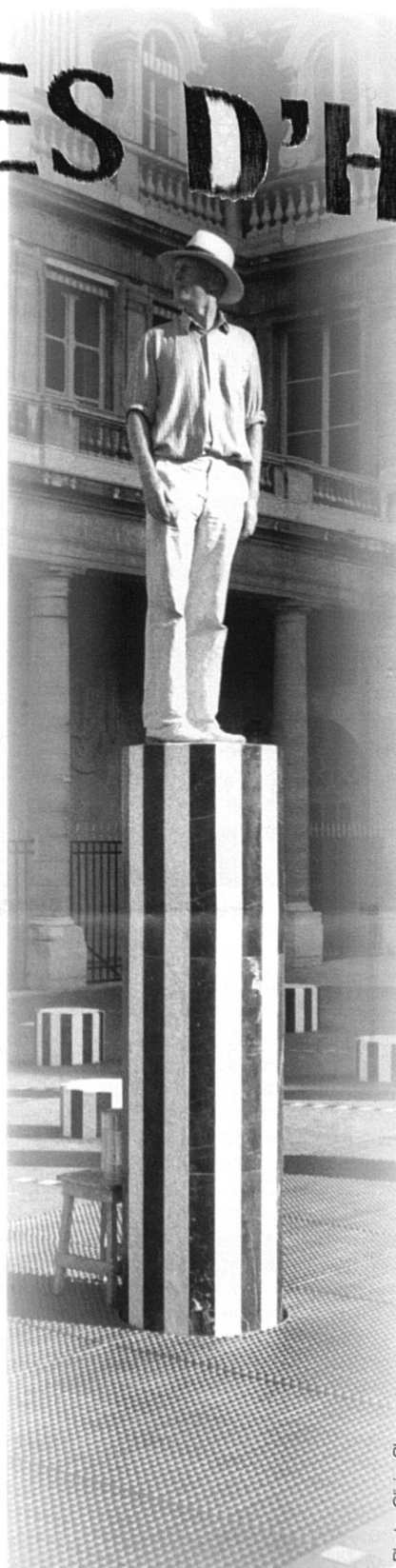


Photo: Olivier Chanson

Une des raisons pour lesquelles les textes de nos prédécesseurs sont drôles, c'est qu'ils n'avaient aucun objectif heuristique. Ce n'était pas chercher qui intéressait, mais démontrer. Vous voyez bien, la femme est plus ceci et moins cela (sous-entendu, *naturellement*, que l'homme) et donc elle ne peut pas apprendre le latin,

voter ou communier quand elle a ses règles. *C.q.f.d.* (Aujourd'hui, un seul thème donne encore lieu à cette incroyable colère dans l'écriture masculine - et parfois aussi féminine, car les temps changent: les tentatives de féminisation du langage).

De nos jours, l'intérêt pour les rapports entre les sexes ne s'est pas départi d'un iota. Sa traduction, en revanche, s'est profondément modifiée. Le discours scientifique objectivant a remplacé le discours moral à fonction légitimante, les médias ont fait une plus large place aux «sujets de société», femmes et hommes ont leur mot à dire.

SCIENCE ET RAPPORTS DE SEXE

Il serait faux de dire que la science ne cherche plus à démontrer. Lorsque, en cette seconde moitié du siècle, les chercheuses se sont emparées du sujet «femmes», elles ont bien sûr d'abord tenté de «dessiner la carte de l'oppression», la traquant dans ses manifestations polymorphes et ses ramifications insoupçonnées. Pour ce faire, il a fallu inventer de nouveaux concepts heuristiques: le genre, ou sexe social, la sexospécificité, les rapports sociaux de sexe, etc., autant de termes qui, plutôt que d'être compris comme des outils de travail, sont ressentis par la communauté scientifique et par l'«homme de la rue» comme des barbarismes pédants. Malgré leur prolifération, les études scientifiques sur la «problématique hommes-femmes», ou sur les femmes, ou encore sur les hommes ou la masculinité, ne sortent guère de la tour universitaire, et les quelques hommes qui s'occupent aujourd'hui des «*men's studies*» sont confrontés aux mêmes sarcasmes que ceux qu'ont connus les femmes et à la même marginalisation, voire solitude académique.

MÉDIAS AFFRIOLÉS

Est-ce à dire que les médias répugnent à traiter ces sujets? En aucun cas. Au contraire, ils en raffolent. Porté aux nues ou aux gémonies, XY d'Elisabeth Badinter a fait l'objet d'une incroyable couverture médiatique. Plus récemment, *Les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus*, commis par le Dr John Gray, a également beaucoup plu, sans doute à cause de son côté mode d'emploi, comme l'affectionnent les Américains. On vient de lire dans l'hebdomadaire de la Migros, par la voix du «célèbre zoologue Desmond Morris», que «la nature attend des femmes plus de sens commun. C'est pourquoi elles sont en

masculin ou du féminin et voilà que les médias nous rangent dans leur bestiaire. Georges Brassens avait quant à lui pris moins de gants pour ses trois catégories de femmes: les emmerdantes, les emmerdeuses et les emmerderesses. Et pourquoi pas nous amuser nous aussi?

Les bas-les-pattes: selon les sondages médiatiques, espèce en voie de disparition, surtout aux Etats-Unis où seul Bill Clinton oserait encore s'aventurer dans ces eaux dangereuses.

Les bats-ta-femme: selon les centaines publications scientifiques, sorte d'iceberg, dont on ne voit pour l'heure que la partie émergée.

LA CRISE D'IDENTITÉ DES HOMMES...

Depuis que les femmes ont gagné en autonomie, les hommes ne sauraient donc plus où ils en sont. C'est du moins ce qu'on nous sert depuis le milieu des années 70, lorsque les femmes ont collectivement refusé qu'on les prenne pour des paillasons. «Malaise chez les nouveaux hommes», titrait un dossier du *Monde* en 1980. Et depuis, livres, articles et émissions de TV scrutent ce masculin paumé. En fait, il y a bel et bien quelque chose qui a changé, mais ce n'est pas ce qu'on croit. Que les hommes aient été momentanément troublés par l'irruption d'un féminisme bruyant, jeune et



Julie, une jeune femme rencontrée au hasard d'une soirée qu'Olivier Chanson a photographié pour Femmes Suisses: un regard, son regard d'homme sur le visage d'une femme.

moyenne plus intelligentes que les hommes chez lesquels vous trouvez peut-être quelques génies, mais aussi beaucoup plus d'imbéciles et d'idiots» (*Construire*, mars 1998). Les magazines féminins nous inondent de combines pour garder nos maris volages ou séduire ceux encore bêtement fidèles. A l'heure où l'on ne cesse de dire qu'«il n'y a plus de modèles», la mode des tests contribue à diffuser des images simplifiées et univoques: «En amour, êtes-vous carpe, pingouin, phoque ou mante religieuse?» (*Nouveau Quotidien*, novembre 1994). Ne soyons pas bégueules, admettons que c'est juste pour s'amuser (on vous avait bien dit qu'eux et nous, c'était un sujet amusant). Les scientifiques s'arrachent les cheveux pour élaborer des typologies du

Les barre-toi, tu m'fais de l'ombre: *melting-pot allergique* aux décideuses de tout acabit.

Les bassins: selon l'expérience féminine, ceux qui peuvent vous raconter, trois heures durant, comment ils ont remonté le foc et desserré les écoutes alors que la seule idée de monter sur un voilier vous donne mal au cœur. Thèmes préférés des bassins: la voile, la voiture, le sport et, dans le pire des cas, mais ça c'est seulement quand ils s'adressent aux féministes (j'en connais un bout), la jaunisse du dernier-né.

Bref, comme dit Bourdieu, tout dépend du lieu d'où l'on parle. N'en disons pas plus, nous aurions l'air **bas-bleu**.

classe moyenne, peut-être. Que les revendications des femmes en faveur d'un plus grand partage des tâches familiales aient amené quelques pères à transgresser le pacte conjugal tacite qui veut que quand bébé a fait caca, c'est pas papa qui le change, admettons. Que les campagnes et les lois contre le harcèlement sexuel aient permis à certains de comprendre qu'une main baladeuse prenait des risques, sans doute. De là à dire qu'il y a crise d'identité masculine, non.

Les trois hommes qui s'expriment dans ce dossier (voir pages 12 et 13) ne semblent nullement affectés dans leur identité par les nouveaux rôles assumés par les femmes.

Quant à Daniel Welzer-Lang, spécialiste de la violence masculine, il met le doigt sur la direction que prend aujourd'hui une redéfinition des rapports hommes-femmes: «Je ne crois pas que les rapports des hommes et des femmes puissent changer si les rapports entre hommes ne changent pas.»

...UNE AFFAIRE D'HOMMES

En effet, alors que, jusqu'à la fin des années 80, la pseudo-crise d'identité masculine ne semblait s'enraciner que dans les nouveaux comportements féminins d'affirmation de soi, voilà que maintenant, ce qui provoque malaise chez les hommes n'a plus rien à voir avec la moitié du ciel: «La mission des hommes aujourd'hui est de trouver de nouvelles manières de permettre aux hommes de célébrer leur potentiel génératif et de renverser le cycle de la destruction qui caractérise le comportement collectif masculin contemporain. L'oppression des hommes est aisément perçue à la lumière de la spirale montante de l'autodestruction masculine (augmentation du nombre de suicides de jeunes gens), de l'addiction (toxicomanies et alcoolisme), du désespoir croissant, (notamment dû au chômage) et du très gros pourcentage d'hommes parmi les sans-abri» (*Terra Magazine*, 1991).

L'hypercompétitivité dont doivent faire preuve les entreprises ne touche pas seulement une raison sociale. Ce n'est pas l'entreprise qui doit être compétitive, c'est l'homme qui y travaille. Sortir indemne d'une restructuration, c'est avoir su montrer auparavant qu'on était le meilleur, prêt à être calife à la place du calife. L'obligation d'un tel comportement peut avoir des incidences dans le rapport avec l'autre sexe, mais c'est avant tout une affaire d'hommes.

Martine Chaponnière

CRISE D'IDENTITÉ MASCULINE: UNE TARTE À LA CRÈME

Socio-anthropologue, maître de conférences à l'Université de Toulouse et membre de l'équipe SIMONE (conception et communication de la recherche sur les femmes), Daniel Welzer-Lang a créé et animé pendant plusieurs années le Centre pour hommes violents de Lyon. Il a signé plusieurs livres sur le sujet de la violence. Un travail et une approche de longue haleine, qui allient la recherche théorique à la pratique de terrain ont conduit cet homme

aux antennes aiguisées à poser un regard lucide, étayé par l'expérience quotidienne, sur les rapports entre les hommes et les femmes. Il nous dit ce qu'il pense de la fameuse crise d'identité des hommes:

Daniel Welzer-Lang – Je ne crois pas à cette crise d'identité en tant que telle, c'est une tarte à la crème. On assiste aujourd'hui à deux phénomènes conjoints: il y a, d'une part, les hommes qui exercent leur virilité dans leur métier ou qui sont dominants, tiennent aux valeurs patriarcales et se rendent compte qu'ils sont en train de perdre leurs privilèges. D'autre part, il y a ceux qui s'interrogent, ont une femme indépendante, sont ouverts à de nouveaux rapports, mais n'ont pas de modèle. C'est plutôt l'identité masculine qui est en crise; ce sont les valeurs qui ont besoin d'être revisitées. Je crois qu'on a peu pensé l'utopie: on sait ce qu'on ne veut pas, mais pas ce qu'on veut. Il s'agit aussi de dépasser le genre, de ne pas se fixer sur les seuls rapports de domination hommes-femmes. Ceux-ci sont en grande partie le produit des rapports entre hommes – les femmes étant un peu les médailles de la virilité... Je ne crois pas que les rapports des hommes et des femmes puissent changer si les rapports entre hommes ne changent pas.

A propos de pouvoir, que pensez-vous des mouvements d'hommes américains tels que les «Promise Keepers»?

– C'est une tentative politique masculine pour récupérer le pouvoir, justement. Une organisation de masse pour les hommes qui ne veulent pas de changement, sur fond de backlash. En Europe, on n'en est pas là: les hommes sont assez heureux que les femmes changent. C'est aussi plus agréable pour eux: que vivaient nos pères, seuls et uniques pourvoyeurs de la famille?

Quelle est l'influence de la crise économique?

– Il y a dix ans que je travaille sur des problématiques très dures alors, soit on est optimiste, soit on se suicide! On peut relever que l'on se trouve aujourd'hui dans un autre type de lutte sociale que par le passé: la libéralisation mondiale entraîne aussi une paupérisation. Beaucoup d'hommes se retrouvent au chômage, ce sont autant de certitudes qui s'écroulent. D'un autre côté, l'évolution des rapports entre hommes et femmes est extraordinaire; à mon sens, les avancées sont assez irréversibles. Cela dit, le modèle familial actuel ne supporte pas la crise; on risque de le remettre en cause. Devant la mobilité géographique, qu'entraîne le contexte actuel, le modèle de la famille nucléaire ne tient que si la femme est attachée au métier du mari, et ne tient en revanche plus si elle est attachée à son propre travail.

On entend beaucoup dire que le XXI^e siècle sera féminin. Mais cette angélisation des valeurs dites féminines, n'est-elle pas également une tarte à la crème?

– Complètement! Il est absurde de penser que le XXI^e siècle sera féminin! Il trouvera des valeurs qui sont ancrées dans le féminin et dans le masculin: il s'agira d'un mixte. Cette vision trop binaire est absurde; comme on n'a pas de modèle, on recycle. Le danger est de renvoyer les femmes à une prison de la différence, en les glorifiant.

A la lumière de votre expérience, comment voyez-vous l'évolution des rapports entre les sexes?

– Aujourd'hui, je plaide pour un nouveau contrat hommes-femmes; que l'on réfléchisse à ce qu'on ne veut plus vivre, à ce que l'on veut mettre dans notre vie commune. Chacun doit admettre les normes de l'autre. Prenez le propre et le rangé, l'érotisme et l'amour, nous n'avons pas les mêmes notions du tout. Il s'agit de négocier.

Quels sont vos projets?

– Après un ouvrage collectif sur les mythes et la violence dans le patriarcat, qui sortira prochainement, je viens de terminer une recherche sur l'échangisme, dans l'optique de la prévention du sida. Pour la fin de l'année, je prépare un livre sur les hommes et le masculin. Il s'agit d'une réflexion sur les chercheurs qui travaillent sur les hommes. Et au sujet des nouvelles générations qui ne se posent plus les mêmes questions qu'avant, parce qu'elles les abordent de manière mixte, et en se basant sur les acquis récents. Lesquels comportent non seulement moins de barrières entre les sexes, mais aussi entre les différentes formes de sexualité (homo et hétéro, par exemple).

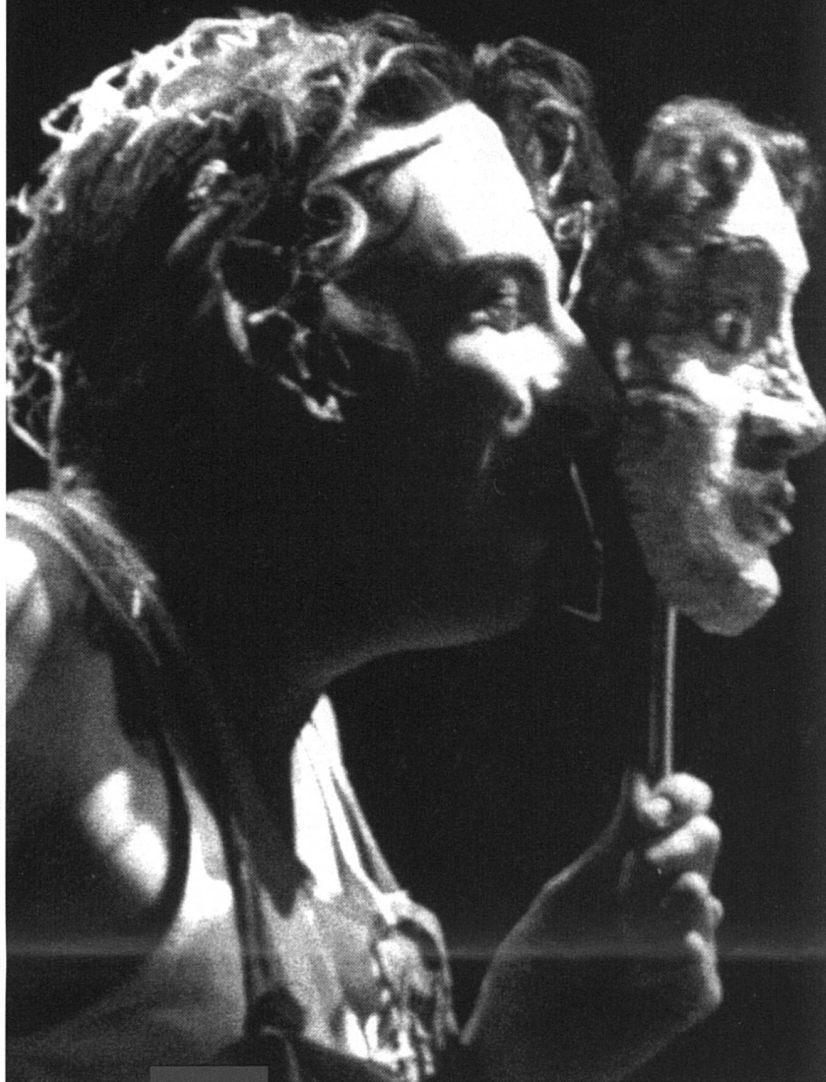
Où sont les hommes pro féministes?

– Ils sont très isolés; nous avons voulu mettre sur pied un réseau européen, afin de leur permettre des échanges et une réflexion commune. Je vous donne le site Internet:

<http://www.men.pro.feminist.org>

Propos recueillis par
Martine Jaques-Dalcroze

Daniel Welzer-Lang évoquera «L'Approche socio-anthropologique que des constructions sociales de la masculinité, le 13 mai à Genève à UNI MAIL, 102 bd Carl-Vogt, Salle S 040, de 12h15 à 13h45 lors des entretiens du mercredi dans le cadre du programme plurifacultaire «Etudes femmes / Etudes genre».



LES HOMMES PRO FÉMINISTES

Contrairement à leurs collègues d'outre-Atlantique, les hommes pro féministes suisses, ou européens, se font rares sur Internet. Aux Etats-Unis et au Canada, les sites et les groupes de discussion au sujet du *male feminism* pullulent et sont de bonne qualité. Par leur manière de traiter du féminisme, les sites (y compris les deux adresses francophones sélectionnées) se divisent en deux catégories.

• La première catégorie, de caractère plus informatif, cherche à établir un faisceau de preuves de la discrimination des femmes pour convaincre les hommes du bien-fondé du féminisme. Sans être militants, les sites recensent des faits et des données pour fournir les arguments nécessaires aux hommes pro féministes en situation de défense orale face à un macho. Les informations souffrent parfois de simplification, et les nuances des différentes théories féministes ne sont pas leur fort, mais peu importe quand il s'agit de remettre le féminisme à la mode:

<http://www.geocities.com/CapitolHill/7422/FranzoesischMixture.html>

• La deuxième catégorie de sites est plus dynamique, voire carrément militante. La discrimination étant implicitement reconnue, elle encourage les hommes à l'introspection et à l'action pour éradiquer les discriminations entre les sexes:

<http://cfn.cs.dal.ca/cfn/CommunitySupport/Men4Change/prof.html>

• Mieux encore, le site *Ten things men can do to end sexism and male violence against women* propose aux hommes un mode d'emploi en dix étapes pour devenir féministe:

<http://www.cs.utk.edu/~bartley/other/10Things.html>

En Europe, de tels sites incitatifs font encore défaut, à l'exception de la création récente du *Réseau européen d'hommes proféministes*, qui propose de réunir dans un réseau européen l'ensemble des hommes soutenant, sous une forme ou une autre, la lutte contre le patriarcat et la domination masculine.

En construction, ce site promet, d'une part, une base de données recensant les groupes existants, les revues, les études sur les hommes et le masculin, etc. D'autre part, il veut favoriser l'éclosion, au niveau européen, d'un débat entre hommes, ainsi qu'entre femmes et hommes progressistes:

<http://users.skynet.be/sky79005/fprof.htm>

Notre cyberfemme **Mariette Beyeler**

VIOLENCE

Difficile d'accorder la parole aux hommes sans évoquer la violence conjugale. Traversant les couches sociales, sans distinction de religion, d'âge, de race, de nationalité, elle se manifeste aussi bien en ville qu'à la campagne. L'inertie, voire la complicité de notre société face à ce fléau ont poussé Willy Laffely, directeur d'un foyer d'accueil pour femmes victimes de violence (la Fondation Malley-Prairie à Lausanne) à créer, voici un an, le CRIV, Centre de recherche et d'intervention sur la violence. En groupe, les hommes usant de violence à l'égard de leur partenaire, guidés par des professionnels de l'aide thérapeutique, peuvent y exprimer leurs sentiments de culpabilité et leur désir sincère de changer leur comportement. Ils découvrent, par l'identification à l'autre, qu'ils peuvent accéder à des émotions refoulées et apprennent à identifier eux-même les mécanismes générateurs de violence. Ils reçoivent enfin quelques outils pour maîtriser leurs pulsions agressives et établir avec leur compagne des relations empreintes d'égalité. Les responsables souhaitent, si des moyens financiers acceptables sont mis à disposition, organiser également une permanence téléphonique.

(nmk)

LE MARI DE LA JOURNALISTE

La couleur de mon tablier tandis que, ralliant le petit groupe de mes amies en verve, je m'apprêtais à remplir leurs assiettes? Allez savoir! De même, je n'ai pas souvenir qu'un débat s'éleva, visant à décider qui, des mâles pintadeaux ou des femelles langoustines, donnaient le plus de goût à la composition. Cette soirée de printemps 1991, envoyant paître ce vieux barbon de Parménide (A droite les garçons et à gauche les filles) et confiant à nos palais le soin de célébrer l'heureux mariage des principes complémentaires, nous savourions le terme de nos efforts conjugués. Vingt ans après l'accession des femmes suisses aux droits civiques, dix ans après la ratification, dans notre Constitution, de l'égalité des droits entre femmes et hommes, nous nous apprêtons à jeter dans la mare helvétique des bonnes intentions un ensemble de textes montrant – entre autres vérités – à quel point l'égalité de droit ne saurait être confondue avec l'égalité de fait... ce joker truqué que nos très phalocrates politiciens et autres décideurs s'ingénient à brandir comme une hostie à l'heure de la Sainte Communion. Ce pavé qu'assez tard dans la nuit, à grand renfort de libations et d'improvisations tous azimuts, Silvia Ricci, Corinne Chaponnière, sa sœur Martine et votre serviteur baptisèrent *Deux sexes, c'est un monde*, concrétisait pour moi, alors éditeur d'une revue d'anthropologie culturelle, un vœu à la mesure d'une de mes rages*. Celle que j'éprouvais chaque fois qu'il me fallait enregistrer à quel point, malgré les vertueux discours et les odes à la différence, les femmes continuaient d'encaisser les cruels dividendes de l'injustice et de l'enfermement... deux formes d'exclusion articulées sur une perception tenant moins des «raisons pures et suffisantes» que d'un antique, féroce, rêve d'asservissement au nom de l'«harmonie sociale» (chacun ses oignons). En quoi cette imposture concernait-elle un homme? D'abord me fait grimper aux murs de voir une moitié de l'humanité avilir l'autre, la réduire au silence, au nom d'«évidences» qui n'en sont pas (sauf pour illustrer ce que mon sexe peut avoir de pire: la mauvasse foi flirtant avec la force). Mais également, une intime conviction me porte à certifier qu'en confisquant aux femmes la place qui est la leur, en évacuant – par des manœuvres d'une violence à peine travestie – tout risque de divergence face à la manière de gérer les problèmes politiques, sociaux et culturels dont dépend notre survie, la société amputée qui soliloque féroce nous mène à notre perte.

Preuve que notre manifeste n'enfonçait pas des portes ouvertes: la revue *Présences*, dont l'essentiel des lecteurs se recrutait parmi la fine fleur de l'honorable société romande, enregistra une série retentissante de désabonnements, assortie de pas mal de considérations outrées. Pour ma part, mettant en acte – cœur léger – mes idées paritaires, j'abandonnais mes billes pour suivre ma compagne nommée à Washington, et devins, faute de permis de travail, «homme au foyer». Rapidement, pour me distraire de mes fourneaux, j'eus à régler un vicieux différend avec l'AVS: mon cas d'époux «oisif» n'ayant jamais été prévu, bien que l'égalité des droits entre hommes et femmes devant la loi datât de onze années déjà, arguant des lenteurs administratives, on refusait tout bonnement de m'assimiler à une ménagère. Résultat: on m'imposait des primes éléphantines. Dieu merci, en attendant qu'un tribunal tranche dans le vif pour asseoir mon droit, une mégamarche organisée par le mouvement NOW (National Organization of Women) m'offrit de sortir de chez moi et de me faire

quelques copines parmi les militantes. Réalité édifiante que ces brutales tentatives de retour en arrière justifiées par les préceptes moraux de la droite chrétienne... au point de dénier aux femmes tout contrôle sur leur corps. Décidément, l'alarmisme des milieux féministes européens trouvait ici sa justification – sans compter qu'en Suisse, la bataille pour l'emploi qu'une soudaine crise économique rendait inévitable n'allait rien faire pour populariser la revendication des femmes – toute légitime fût-elle.

Quelques semaines encore, et j'allais vivre chez les Indiens des forêts subarctiques du Québec-Labrador. Pendant un an, j'eus tout le temps de constater à quel point la sédentarisation forcée, la mise sous tutelle et la claustration en réserve des autochtones du Canada avaient su corrompre la relation paritaire qu'entretenaient depuis toujours, pour des raisons liées à la survie, les deux sexes. Dans des circonstances nouvelles faisant de chasseurs et trappeurs nomades des assistés livrés à l'inactivité et à l'alcool, où les hommes perdaient toute fierté, les femmes en prenaient plein les gencives... au propre comme au figuré. Il faut dire en outre qu'au Labrador, ce sont les femmes indiennes – non les hommes – qui sont à l'origine de la désobéissance civile; les femmes qui, les premières, ont envahi les bases militaires, se sont assises sur les tarmacs pour que cessent les vols à basse altitude transformant en enfer leurs territoires.

Au printemps 96, de retour en Suisse, j'ai enregistré un certain progrès touchant à la représentation des femmes dans les commissions, dans les institutions. A leur visibilité sur la scène publique. De quoi se réjouir? C'est que l'homme – mon semblable, mon frère! – est un coriace que des siècles de détestables habitudes ont rendu mauvais perdant et très retors. Voilà pourquoi, encore que la stratégie des quotas puisse parfois déboucher sur des situations douteuses, discutables, je reste pour. Tout ça aussi pour notre bien, Messieurs!

Jil Silberstein

*«Deux sexes, c'est un monde» (*Présences*, 1991) réunissent les voix de: Michèle Le Doeuff, Patricia Schulz, Françoise Collin, Thérèse Moreau, Françoise Messant-Laurent, Béatrice Despland, Claudia Kaufmann, Martine Chaponnière, Corinne Chaponnière, Marie-France Fankhauser, Edith Slembek et Silvia Ricci Lempen.

LE MARI DE LA POLITICIENNE

Epoux d'une conseillère nationale, candidate au Conseil fédéral, qui affiche de longues années d'activités associatives et politiques, Jean Langenberger a pris récemment congé de son métier d'officier instructeur. Non sans avoir rempli jusqu'à 65 ans. «Mon métier a été marqué par de nombreuses absences, de sorte que nous avons développé, par la force des choses, une union qui ne dépende pas d'une présence continue entre conjoints.»

C'est à Paris, il y a une vingtaine d'années, où Jean Langenberger accomplit un stage, alors que leurs deux enfants ont neuf et douze ans, que Christiane se met à suivre des cours à l'Union féminine, civique et sociale qui lui donneront le goût de l'engagement pour les femmes et la politique. «Ça n'a jamais été un problème de soutenir mon épouse dans ses projets professionnels et politiques, mais au contraire une joie de la voir s'épanouir en dehors de la maison. C'est plutôt elle qui a cru que ce serait difficile pour moi.»

Le travail est pour les deux un véritable plaisir: «Nous avons toujours été très indépendants, nous rencontrons énormément de monde dans des milieux différents. C'est une joie d'autant plus grande de se retrouver ensemble en fin de soirée ou le dimanche.»

Le milieu militaire, Jean Langenberger en convient, n'est pas particulièrement à l'écoute des revendications féministes. Enseignant dans le privé avant d'embrasser une carrière militaire, il a néanmoins toujours jugé préférable de convaincre plutôt que d'aboyer des ordres. Il ne craint pas l'oisiveté de la retraite, alors que son épouse poursuit de plus belle sa carrière au niveau fédéral. Il a conservé suffisamment d'activités en dehors de la maison. Et est grand-père de deux enfants en bas âge. «Non, je ne suis pas doué pour la cuisine.» Mais pour ce couple, le partage des tâches ménagères n'a jamais donné lieu à des discussions, affirme-t-il du moins.

Anne-Marie Ley



Sandra Kuratle
Photo: Michael Freisager

FASCINÉ PAR LES FEMMES

Michel Field, philosophe, écrivain et homme de télévision, a été l'invité de «Comédie» sur RSR La Première, durant une semaine en janvier dernier. Avec Martine Galland, il a beaucoup parlé des hommes, des femmes et du féminisme. Extraits.

«Durant mes années de militantisme, j'avais des petites amies impliquées dans le mouvement féministe, et j'ai vu ma mère, une femme d'une soixantaine d'années très attentive, tout en défendant son point de vue puisqu'elle avait arrêté de travailler pour élever ses enfants. C'est sûr, elle justifiait sa vie. Après dix ans de militantisme très à gauche, j'ai quitté la Ligue, et j'avoue que le féminisme a joué un rôle important dans cette décision. J'étais entouré de femmes engagées qui critiquaient le machisme de cette organisation.

Le féminisme a été un des mouvements les plus importants. Je trouve très bouleversant les dialogues de femmes qui ont vingt ans aujourd'hui et qui font raconter à leur mère ce qu'a été le féminisme. Elles ont une sorte de détachement ironique, sans se rendre compte qu'elles vivent sur ces acquis. Tout en ayant pris conscience avec les actions des commandos anti-avortement que ces droits ne sont pas établis une fois pour toutes et qu'ils peuvent être remis en cause.

«C'est sûr qu'il existe un peu une confusion des rôles des hommes et des difficultés pour les femmes à s'y retrouver, avec des demandes très contradictoires. Mais moi, je trouve ça absolument formidable. Je ne comprends pas comment on peut trouver une femme belle autrement qu'en plein processus de réalisation, d'affirmation de soi. Cela donne des personnalités d'un intérêt et d'une complexité à faire pâlir les hommes de jalousie. Généralement, la mécanique des hommes est plus simple à comprendre. Je suis très fasciné par les femmes.»

(bma)



Photo:
Mischa Haller, Paris

LA JUPE FAIT L'HOMME

Sandra Kuratle, 31 ans, styliste zurichoise, crée des jupes pour homme, des jupes très masculines. C'est la collection Amok. L'idée lui a toujours plu. Elle a choisi ce thème pour son diplôme intitulé «La jupe fait l'homme». Elle en fait une priorité: «Beaucoup d'autres créateurs ont montré une jupe ou deux dans leur collection, mais isolée, la jupe fait gag. Pour vraiment changer, il faut faire une collection entière avec des jupes pour hommes très masculines.»

Elle ajoute en riant que les mannequins n'ont pas eu de problèmes pour les défilés. «Ils ont d'abord dit qu'ils ne porteraient jamais de jupe en public. Ensuite, ils ont acheté des modèles. Les critiques dans la presse ont été bonnes. Je continue. En fait, la jupe pour homme n'est pas plus hors normes que l'était le pantalon pour les femmes à ses débuts. Les hommes sont plus ouverts, ils ont moins besoin de montrer qu'ils portent le pantalon!»

Propos recueillis par Laurence Bisang, RSR La Première

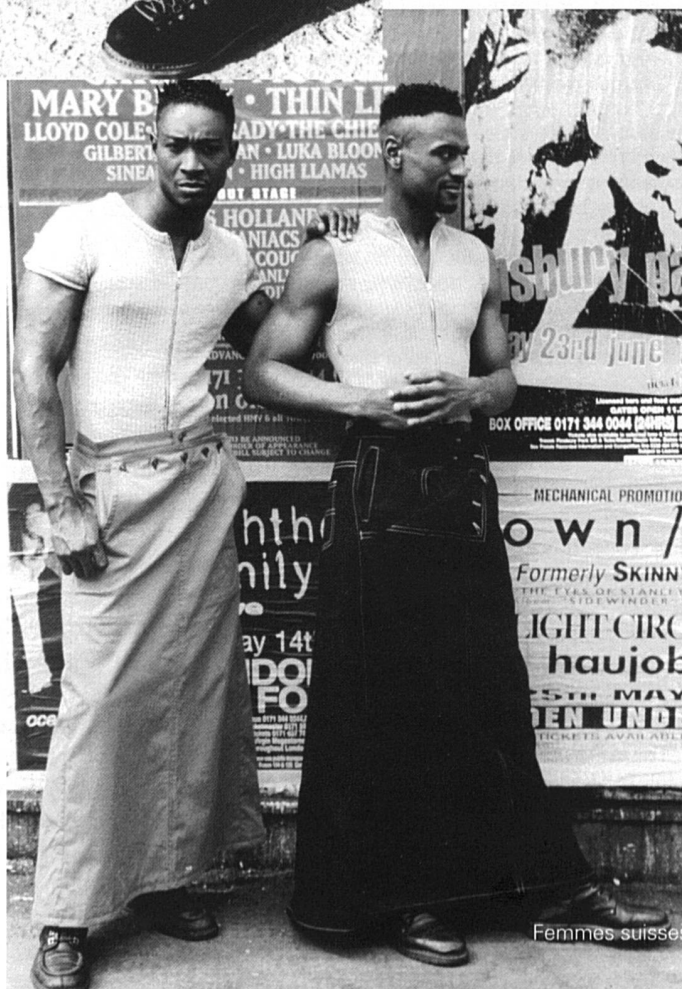


Photo: Mauro Cicilio, Londres

Gilles Lipovetsky
LA TROISIÈME FEMME.
PERMANENCE ET RÉVOLUTION
DU FÉMININ - Gallimard, 1997

D'abord, il y eut la femme dépréciée, l'autre par excellence, celle qui fait peur et qu'on exclut. Cela dura longtemps. Puis il y eut la femme exaltée, la mère-épouse-éducatrice dont le culte culmina en France au XIXe siècle. Et voici qu'arrive la troisième femme, une femme moderne réconciliée avec le passé collectif féminin, ce qui lui permet de vivre son devenir individuel sans révolte par rapport aux pesanteurs de l'histoire.

Dans son dernier livre, Gilles Lipovetsky se concentre sur les invariants de la condition féminine. Autrement dit: comment et en quoi les femmes renégocient-elles en permanence leur identité individuelle – et collective – avec les valeurs du passé auxquelles elles tiennent et les valeurs postmodernes qui caractérisent notre société? Pour l'auteur, les femmes sont à la fois contraintes et d'accord de ne pas faire du passé tabula rasa. L'amour, la beauté, la séduction, le travail, la famille ou encore le pouvoir, autant de thèmes qui permettent à l'auteur de montrer comment les femmes jonglent avec un avenir ouvert sur tous les possibles, mais enserré dans une tradition à laquelle personne n'échappe et qui se transforme dans le jeu quotidien. (mc)

Sylviane Agacinski
POLITIQUE DES SEXES - Seuil, 1998

Non. On ne «devient» pas femme, comme l'a dit Simone de Beauvoir dans une phrase qui a, bien heureusement, fait prendre conscience aux femmes de leur situation. «On naît femme, et on le reste», faudrait-il dire selon l'auteure. Les différences sexuelles sont éternelles et universelles, elles font partie de la logique du vivant, et il n'existe pas d'être neutre, asexué. Tout être humain est ou femme ou homme. Mais qu'il s'agisse de la vie familiale ou de celle de la cité, la dualité n'entraîne pas forcément de division, comme le redoutent les nostalgiques de l'unité. L'affirmation, la reconnaissance des valeurs masculines d'un côté, les valeurs féminines, y compris la maternité de l'autre sont sources d'enrichissement mutuel. A condition, bien sûr, de renoncer à toute idée d'une supériorité d'un sexe sur l'autre, comme dans la guerre des sexes. A l'inverse, la pleine acceptation de la mixité permet de fonder une politique des sexes, même avec la notion de parité, ou vu plus loin encore qu'avec celle d'égalité.»

Sylviane Agacinski analyse la situation en philosophe, mais elle est aussi l'épouse de Lionel Jospin, premier ministre français. Il n'est pas étonnant, dès lors que dans les derniers chapitres, elle esquisse un programme politique mettant en œuvre mixité et parité. (pbs)

Mike Burke
VALEURS FÉMININES, LE POUVOIR
DEMAIN - Village mondial, 1998

L'auteur, sociologue, est persuadé de l'échec des valeurs masculines fondées sur la force pure et l'efficacité froide. Il en appelle à un système où les valeurs de compassion, d'harmonie seraient prépondérantes dans l'exercice du pouvoir.

Du 7 mai au 6 juin, vous pourrez voir des bribes de vie de femmes qui ont vécu la Restauration et la Révolution radicale au XIXe siècle à Genève. Une façon de commémorer les 150 ans de l'État fédéral.

Les tours de ville au féminin existent en Allemagne et en Suisse alémanique depuis de nombreuses années. Genève aussi a eu son tour de ville. Ce qui est nouveau avec «Femmes Tour 98», c'est le caractère national de l'entreprise. En effet, un groupe de femmes alémaniques a travaillé sur un projet et cherché des Romandes pour fédéraliser la chose. Et elles ont trouvé... Sabine Lorenz, Hambourgeoise, passionnée par l'histoire des femmes genevoises. Nulle n'est prophétesse en son pays, Rousseau ne la contredira pas. Et Sabine de batailler pour convaincre, trouver des bouts de financement: «Nous avons réalisé un tiers du budget, ce qui signifie beaucoup de travail gratuit et la mise au placard des chevaux et autres fanfares.» Rires avec Françoise Chevrot, actrice, et Ana, collaboratrice et spécialiste du PC et autorisations à demander, qui va lancer la campagne de presse, bref qui assume l'intendance. Sabine profite d'ailleurs de cette réunion dans un tea-room pour régler les questions d'envois postaux: «Nous pouvons réunir nos enfants pour coller les timbres contre un peu d'argent de poche»...

Retour au «Femmes Tour» à Genève. Sabine Lorenz, historienne, au cœur du premier tour de ville à Genève, ne veut pas reprendre la formule du petit discours illustré, mais théâtraliser, mettre en scène la vie des femmes. Donner une forme aux recherches académiques, afin de les vulgariser. «Je suis arrivée avec un projet sur Amélie Munier-Romilly (1788-1875), portraitiste de grand renom à son époque, avec des idées conservatrices - elle voulait garder son statut social et la Révolution l'a terrifiée. Elle a eu peur de tout perdre. A 60 ans, elle est femme de notable et connaît une période de succès. Des idées conservatrices bien que, par ailleurs, elle ait été une femme qui a travaillé et nourri sa famille, et qui a préservé son atelier et sa harpe envers et contre tout. Elle épouse un homme, recteur de l'Académie, qui a dix ans de moins qu'elle. Elle a été occultée par la politique des expositions dans les musées, bien qu'à son époque, elle fut célèbre et que tous les notables lui demandaient un portrait. Elle est citée dans les journaux ici et à Paris, mais ce sont des bribes. Nous avons surtout travaillé avec une biographie de son petit-fils, le fils de sa fille, avec lequel elle a entretenu une relation spéciale - elle avait perdu ses trois fils - et avec les lettres qui sont à la BPU.»

Pas trace cependant, de grandes révolutionnaires ou féministes dans la Genève de cette époque, d'où l'idée d'élargir la promenade à d'autres figures féminines pour donner une image plus complète de l'époque. Le tour de ville va mettre en lumière Jeanne Mussard, qui vivait de sa plume et écrivit de nombreux romans et Joséphine Baldi une femme du peuple. Précisions de l'historienne: «Joséphine n'a pas laissé de trace écrite, mais des actes juridiques qui nous disent qu'elle était tailleur à la journée, a eu un enfant illégitime avec un homme déjà marié, a posé l'enfant devant la porte de l'homme marié. On y apprend qu'elle est recherchée en 1846 car, sous le Code Napoléon, une mère n'a pas le droit d'aller chercher le père qui n'a pas d'obligation. Elle a dû abandonner son enfant pour aller travailler à Lausanne.»

Sur les traces
d'Amélie Munier-Romilly
et de ses contemporaines